

A64

A64 s'était dit : je ne ferai qu'une chose, je regarderai l'arbre. La journée était belle, la brise bonne, et l'arbre près du balcon se laissait tranquillement observer. Sa ramure remuait à peine. Ses feuilles, quand on les détaillait, se révélaient oblongues et dentelées. Elles avaient une façon unique de toucher la lumière et de réagir à l'air d'été. Chacune, pourrait-on suggérer, défendait sa personnalité subtile. Cela se reconnaissait aisément. Des branches dégarnies, mortes, rappelaient le rude passage de l'hiver. Elles étaient l'exception. Dans une sorte de grand tout, la feuillaison scintillait intensément en un aplat serein. Pas besoin d'être une âme sensible pour déceler cette troublante harmonie.

A64 n'avait jamais pris conscience qu'il faisait partie d'une création plus vaste. On aurait dit que l'arbre voulait lui suggérer cela. Son potentiel de formes et de lumières paraissait sans limites. Le tronc se divisait en trois branches maîtresses. Elles-mêmes fusaient de toutes parts. Ce réseau soutenait une vaste ombrelle de vert chlorophylle. Il y avait de la légèreté dans cette structure, une efficacité mouvante. Des branches basses, assez massives, avaient été sciées à en juger par les cernes clairs de l'écorce. Il était étonnant que du bois puisse s'allonger de la sorte, s'élançer vers le ciel, se partager et se répandre, voire retomber, tout en résistant aux intempéries et aux vents. À bien y regarder, les branches se croisaient et se superposaient. Elles tissaient un lacis de tiges fines et fortes. Elles savaient naturellement où s'arrêter de manière à composer un dôme parfait. Il n'y avait pas de principe rigide dans la pousse des ramures. Sans doute s'agissait-il de cueillir le plus possible de lumière. Quel étrange moteur de la matière...

A64 se fit la réflexion qu'il y avait des milliers de perspectives pour observer un seul arbre. Du balcon, lui n'en possédait qu'une. Il aurait bien aimé varier son point de vue sur cette vaste ramure chargée de feuilles. La considérer de très loin, simple touche fuyante, ou la parcourir d'en-dessous, comme un écureuil dévalant son réseau de branches. L'approcher comme une corneille ou une mésange – ce qui n'est pas la même chose quand vient le temps de s'y percher ou d'y faire son nid. On pouvait même imaginer une chenille trouvant sa volupté à grignoter une immense feuille et une larve frayant son couloir dans l'aubier. Impossible d'épuiser ce qu'il y avait à voir de l'arbre. Cela provoquait une restriction inconfortable, presque douloureuse – pour qui peut ressentir la douleur.

A64 prit la mesure de ce qu'il n'arriverait pas à connaître d'un tel être végétal. La nuit, ce devait être un monde en soi, filtrant la lune et abritant on ne sait quel insecte. Mais attention, se répéta-t-il, mon but est de regarder l'arbre. Et il le détailla longtemps, sans se lasser. Parfois, il lui arrivait de songer à ce qu'il ne pouvait saisir de cette vie grouillante. Une forme de tristesse s'installait alors, une sensation où le mental n'avait pas sa voix. Peu à peu, l'arbre se dressait comme un mystère. Du balcon, on pouvait supposer que son système racinaire s'étendait aussi largement que sa houpe. Et qu'il communiquait par un lot de radicelles avec ses congénères. L'arbre nourrissait le mycélium de champignons amis, pas tous les champignons, seulement ceux que son espèce avait apprivoisés et qui comptait parmi ses alliés. C'était tout un réseau d'échange et d'entraide, d'existence souterraine, auquel le regard n'avait pas accès. Pas une racine apparente d'ailleurs ne trahissait ce monde caché. Plongeant dans la pelouse moelleuse, l'arbre n'avait pas eu besoin de développer ces doigts crochus qui s'agrippent aux mauvais sols. Ce devait être un bonheur de goûter l'abondance nourricière d'une terre grasse et meuble. Cette nostalgie qui grandissait, d'où venait-elle ?

A64 se demanda s'il pouvait observer des signes de déclin sur un spécimen aussi majestueux. Il discernait bien un peu de mousse verdâtre, à la base du tronc. Et l'écorce ? C'était un phénomène en

soi. Un miroir de vieillir... Comme il aurait voulu y promener son regard ! Même de loin apparaissaient les stries profondes de la base, les plis de la partie médiane, la surface rêche puis lisse des hauteurs. L'arbre cumulait les âges, portant sa progéniture à la cime et ses ancêtres aux racines. Quelques feuilles comportaient des taches rouille. Rien qui puisse donner à penser que ce vivant couvait quelque symptôme de dégénérescence ou de décomposition. L'arbre était bien vivant. Et il continuerait de croître encore longtemps. Cette pensée court-circuita le reste.

A64 se dit encore qu'il ne savait pas regarder l'arbre. Il n'en voyait que les détails, la matrice superficielle : sa vraie nature lui échappait. Pour le temps qu'il lui restait sur le balcon, il décida de scruter autrement. Mieux valait aborder l'être végétal d'une manière intuitive. Il coupa donc la source de ses images visuelles, olfactives et sonores. Au bout d'un moment, il pressentit l'entièreté de l'arbre. C'était une mouvance tranquille et ample. Il n'y avait pas de mots pour la cerner. La conscience communiait simplement à ce qui faisait l'arbre. Sans stimuli, sans raison. Par une incroyable appartenance. Pourquoi ne pas avoir tenté cette expérience auparavant ?

A64 sut que la conclusion était arrivée à une succession de bruits dans l'escalier. Une perturbation se propagea en lui. Des informations qui lui auraient parues triviales le heurtaient à présent. L'homme de services venait d'entrer et se dirigeait vers le balcon. La vérité factuelle le choquait – c'est le mot, oui, le choquait. Son modèle déclaré désuet, il serait relégué à la ferraille. Tout simplement. Brutalement, sentait-il pour la première fois. Car un constat se révélait limpide comme l'immense feuillaison qu'il scruta jusqu'au dernier instant : il ne commençait qu'à voir l'arbre.